

FÊTE AU GÉNIE VIVANT (Indochine, hebdomadaire illustré, 11 novembre 1943)¹

[L'amiral Decoux remet à S. E. Nguyễn-nang-Quốc, tòng-dôc en retraite,
l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur]
(Indochine, hebdomadaire illustré, 11 novembre 1943)



Le 29 octobre à Thai-binh (Tonkin), l'amiral Decoux a remis à S. E. Nguyễn-nang-Quốc, tòng-dôc en retraite, l'insigne de commandeur de la Légion d'honneur.

S. E. Nguyễn-nang-Quốc est issu d'une famille de mandarins. Il est né à Nha-trang (Annam) en 1870. Il compte parmi les premiers Annamites descendant des vieux lettrés qui se rallièrent à la culture française. Ayant fait ses études de français à Hanoï, il servit d'abord à Hué comme interprète personnel de S. E. le régent Hoang-cao-Khai, puis comme professeur au collège de Quốc-Hoc. Viê-nngoai au ministère de la Guerre, lang-trung au ministère des Travaux publics, il cumulait avec lesdites fonctions celles de précepteur des princes.

Versé dans le cadre du mandarinat du Tonkin en 1904, il gravit vite les différents échelons de la hiérarchie : tri-phu en 1904, envoyé en mission en France en 1906, an-sat en 1913, tuân-phu en 1920, puis tòng-dôc en 1925.

Admis à la retraite en 1929, il ne continue pas moins à servir le gouvernement du Protectorat en faisant partie de plusieurs hautes assemblées indochinoises et tonkinoises : le Grand Conseil des intérêts économiques et financiers de l'Indochine, le Conseil privé du Tonkin, etc., où, grâce à sa longue expérience des hommes et des choses, ses avis ont été toujours très écoutés.

Il a fondé l'Association bouddhique du Tonkin et dirige cette société depuis sa

¹ Archives de Germaine Parlhoux, née Guyonnet. Remerciements à Anne-Sarah David et Pierre du Bourg.

création. Il est en outre vice-président de l'Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites [Afima] et de l'Amicale des mandarins. S'étant retiré à Thai-binh (dont il fut t^{ông}-d^{ôc} au temps où le résident Virgitti dirigeait la province) depuis le mois de septembre 1939, il est l'objet de la vénération unanime de ses compatriotes. Dix villages, en reconnaissance des éminents services rendus par lui à la population, l'ont élevé de son vivant au rang de génie tutélaire. Ses vieux amis, hauts mandarins de l'Empire d'Annam et Français arrivés en Indochine avant le début de ce siècle, les visiteurs de marque et de passage dans la province connaissent le charme et la dignité de son accueil.

A l'occasion de sa soixante-quatorzième année, il fut l'objet récemment d'une fête rituelle qu'un des assistants a bien voulu décrire pour les lecteurs de notre revue, à titre de contribution à notre série d'études sur les mœurs et coutumes des Annamites.

C

inq heures du soir, le soleil est encore haut dans un ciel pur d'automne ; une brise fraîche rend l'heure plus légère. En plein cœur de la campagne tonkinoise, à Thai-ninh, province de Thai-binh, la procession avance dans le chemin bordé de filaos. Il va capricieusement, ce court chemin, au milieu des rizières vers le grand tertre de repos, demeure future du génie encore vivant de dix villages voisins.

« Rangez-vous, le cortège passe. Place ! Place ! ... » crie l'ouvreur de voie devant les porteurs d'oriflammes et les drapeaux flottants.

Aujourd'hui, S. E. Nguyễn-nang-Quốc entre dans sa soixante-quatorzième année. Les paysans, au milieu desquels il mène sagement ses vieux jours dans la paix et le recueillement, le connaissent depuis longtemps. Il a été dans des temps déjà lointains, tri-phu de Thai-ninh où il est maintenant retiré, puis il est revenu quelques années après comme t^{ông}-d^{ôc} de Thai-binh. Le calme de ces lieux lui a plu, le rude attachement d'une population indépendante, mais capable de dévouement aux cœurs purs, le retient. Le rayonnement de sa personnalité s'est étendu au-dessus d'eux ainsi que son autorité morale. Le prestige que lui confère sa haute position dans le clergé, bouddhique, la simplicité de sa vie dans sa modeste maison lui valent non seulement le respect et la déférence des habitants mais leur sympathie tranquille. Ils savent qu'à n'importe quel moment, ils trouveront toujours S. E. Nguyễn au milieu de ses fleurs, prêt à les accueillir. Ils savent que son esprit plein d'indulgence et toujours bienveillant saura descendre de sa sérénité et leur servir de providence. Ils l'ont ainsi considéré peu à peu comme leur protecteur naturel, puis leur génie, et maintenant dix villages de la région sacrifient à sa grande âme.

La maladie vient de le toucher durement, il en a triomphé. La cérémonie d'aujourd'hui en revêt plus de recueillement dans la joie. C'est une offrande mais c'est aussi une victoire sur l'ombre. Tous le sentent confusément :

« Place ! Place ! » A coups sourds, le grand tam-tam résonne, précédant l'équipe des frappeurs de tambours.

Le cortège a grande allure. Entre les coups rythmés, le son aigu des fifres, l'éclat nasillard des longues trompettes jaillissent, frappant toujours bizarrement les oreilles occidentales. Armes d'honneur, porteurs rouges et bleus. Les huit objets sacrés culturels laqués rouge et or défilent sur un ciel sans nuages. A pas lents, ils précèdent musique, parasols et palanquins chatoyants des cinq couleurs sacrées.

Dans le palanquin de soie, voici le génie à l'impassibilité vivante et hiératique. Le ciel est d'une pureté limpide, presque déchirante d'infini, d'un bleu pâle et insondable. Le soleil léger comme une caresse est juste suffisant pour rendre chaque objet, chaque

être plus émouvants, pour harmoniser les gestes des hommes à la vie de la terre.

Le gong de commandement ordonnance avec vigilance les mouvements mesurés. Le cortège va solennel et familial, bruisant d'étoffes froissées au vent bourdonnant des joies enfantines et bruyantes qui l'animent.

La cérémonie se déroule au futur tombeau de S. E. Nguyễn, un vaste terre-plein de quelques mâu entouré de filaos. Devant un grand miroir d'eau, au milieu, le tombeau surmonté d'un pagodon. Les père et mère de S. E. Nguyễn y reposent déjà. Derrière, le temple (sinh-tu) où les notables viendront faire les offrandes au génie.

De longues allées coupent une herbe courte et régulière. De grands animaux de pierre, gardiens habituels du silence et de la solitude, sont noyés au milieu d'une foule dense et bruyante où les enfants s'ébattent joyeusement. Les villageois se pressent en demi-cercle devant le temple ouvert. Dans les travées latérales : les invités de marque.

Face à l'autel, le plus ancien des tiên-chi attend, ému, le moment d'officier, entouré de deux notables honorés. Le génie entrera par cette porte laquée rouge et or, il s'assoira là, au fond du temple, dans la travée centrale, derrière l'autel. Sur sa table, devant lui, les officiants lui porteront les trois tasses rituelles d'alcool. Les grandes robes bleues aux vastes manches couvrent les mains tremblantes des vieux notables. L'un d'entre eux, fort de son expérience, vient, d'un coup d'œil avisé, vérifier la position des bonnets sur les têtes ; d'un geste rapide, il en rétablit l'ordonnance.

Le héraut de droite, placé au côté de l'autel, levant ses bras arrondis, doigts croisés, vers le ciel, annonce à voix forte, haute, aux longues résonances, ponctuée d'un coup de gong, que le sacrifice va commencer. Le héraut de gauche ordonne pareillement la fin des gestes rituels.

Gestes rituels, tremblants de recueillement, que font, sueur au front, les vieux notables officiants.

Prostration d'abord devant l'autel, puis devant le génie dont l'impassibilité est tempérée par le regard attentif et paternel qu'il donne à ses fidèles.

Trois fois ensuite, des notables enviés portent au génie la tasse d'alcool dont il accepte l'hommage. Chaque mouvement, chaque pas est minutieusement contenu par un rythme millénaire. Une mécanique secrète semble suspendre un instant le pied qui va faire un pas, la pointe à terre, puis il reprend la marche parfaitement rectiligne jusqu'à la prochaine immobilité fugitive et pourtant marquée.

De dehors parviennent mille rumeurs. Cris bruyants des enfants qui courent à des jeux divers, va-et-vient continu d'une foule rassemblée là pour honorer leur protecteur.

Dans les hautes portes, le ciel pâlit, toujours aussi pur. Les rayons du soleil déclinant jaunissent les feuilles et colorent en rose du couchant le tombeau. L'ombre gagne le temple pourtant clair et dans le crépuscule naissant, les rites prennent plus de gravité.

Les trois officiants prosternés devant le génie, derrière l'autel, lui dédient maintenant leurs paroles de louanges et d'honneurs.

Le vieux tiên-chi à la barbiche branlante d'émotion passe au lettré l'écran de bois sculpté sur lequel est fixé le discours : élégants caractères sur fond rouge. La voix mal assurée et grêle s'élève, dominant à peine la rumeur extérieure, les paroles s'envolent sur le timbre haut des cérémonies. Puis l'on voit presque avec étonnement, après la lecture, la main de S. E. Nguyễn se tendre pour recevoir le discours qui ne sera pas brûlé, puisqu'il est vivant pour le recevoir.

C'est la fin de la cérémonie rituelle. Mais les organisateurs de la fête ont décidé d'offrir au génie humanisé, ainsi qu'à l'assistance, un spectacle charmant qui terminera la fête sur une note moins solennelle.

Voici d'abord les trois vieillards porteurs des souhaits traditionnels de bonheur, de prospérité et de longévité (phuc, lôc, tho) qui viennent, richement habillés, les formuler à Son Excellence dans la haute voix de tête des comédiens.

Puis leur succèdent de gracieuses jeunes filles exécutant un ballet de lanternes en

chantant des louanges.

S. E. Nguyên, pour cette dernière partie du programme, nous a rapproché de sa personne et nous entretient de l'amicale et exquise façon, qui est la sienne. Sa charge ne semble point trop lui peser sur les épaules. Sa sagesse et sa supérieure aisance s'accommodent, d'ailleurs, de toutes les situations. Aujourd'hui, sa dignité est tempérée par l'éclair malicieux d'un œil vif, bon et moqueur, qui en fait le plus humain et le plus abordable des génies.